

Chapitre 2 : L'affrontement chevaleresque.

Le combat chevaleresque n'est pas un duel de brutes où seule la force physique compte, comme le montrent les réflexions concernant le combat. Mais au-delà de la valeur théorique des livres de combat, l'aboutissement recherché est très concret : la technique doit mener à la victoire, ou au moins à la survie. Comment ces techniques se réalisent-elles ? Ici, nous nous concentrerons sur l'usage des deux principales armes chevaleresques : la lance et l'épée. On trouve ces deux armes aussi bien dans la Bible de Maciejowski que dans les œuvres de Fiore dei Liberi, où leur utilisation est détaillée. L'épée bénéficie d'un plus grand corpus de sources, car elle est la seule arme utilisée dans le *Liber de arte dimicatoria*. Si la hache et la masse sont tantôt des armes roturières, tantôt des armes aristocratiques, seules la lance et l'épée sont utilisées tout au long du Moyen Âge par les chevaliers. Cependant, cette permanence d'usage n'exclut pas des variations dans la pratique du combat avec chaque arme. Globalement, le combat semble se complexifier, surtout dans le cas de l'épée, qui doit déjouer l'impénétrable armure de plates à partir du milieu du XIV^e siècle. Mais l'évolution — ou son absence — des techniques de combat répond à des problématiques spécifiquement chevaleresques, où la mise à mort de l'adversaire n'est pas l'objectif premier. Ainsi, on comprend mieux les trajectoires différentes des techniques adaptées à chaque arme.

1. Le combat à la lance.

L'épée n'est pas la principale source du succès militaire et social du chevalier même si son port est un privilège statutaire. L'arme de la consécration, c'est la lance. Arme d'hast très simple structurellement¹, elle est utilisée par tous, et ce depuis l'Antiquité². Malgré son importance tactique et sociale pour la chevalerie, elle a une moins grande importance symbolique que dans l'Antiquité gréco-romaine et germano-scandinave. La lance n'a plus tant d'importance en tant qu'objet, et elle doit sa noblesse à son usage technique, avec la charge à la lance couchée, fondement de la suprématie militaire et sociale de la chevalerie³. En effet, la lance n'a de réelle puissance symbolique

¹ Un fer enchâssé au bout d'une hampe.

² COGNOT, Fabrice, *L'Armement médiéval. Les armes blanches dans les collections bourguignonnes, X^e-XI^e siècles*, Thèse de doctorat d'université en archéologie, Paris : Université Paris-I Panthéon-Sorbonne.

³ FLORI, Jean, *Chevaliers et chevalerie au Moyen-Âge*, Paris, Hachette Littératures, 2008.

qu'associée à une bannière ou un gonfalon, arborant les armes du chevalier ou de son suzerain. Cela n'empêche pas la métonymie de « lance » au même titre que celle d'« armure » pour désigner un chevalier. Mais cette question de l'attachement à la lance comme objet est liée à la nature de la technique de la charge à la lance couchée : la lance est destinée à se briser, et ce, particulièrement en tournoi, où il s'agit du but de l'exercice. Même si une épée peut se casser, on peut la reforge et la transmettre comme arme ancestrale⁴ tandis qu'une lance brisée est une lance perdue. C'est une arme remplaçable. C'est une caractéristique à prendre en compte pour expliquer la faible évolution structurelle des lances médiévales⁵. Mais si l'évolution est tenue, elle n'est pas absente pour autant. La fin du XIV^e siècle marque une spécialisation des lances : l'épieu⁶, plus fin et court, est la lance d'infanterie, et le glaive⁷, plus long, alourdi au talon et doté d'une rondelle protectrice et d'un arrêt de lance, est la lance de cavalerie⁸. Les améliorations de l'armure de plates, avec l'arrêt de cuirasse, permettent cette évolution, ce crochet sur le côté droit du plastron permettant de supporter le poids du glaive, équilibré spécialement pour la charge à la lance couchée. Avec une analyse des évolutions des techniques de combat, il semblerait que la véritable évolution de la charge à la lance couchée soit cette optimisation de l'équilibrage et de la forme de la lance, couplée à l'armure, alors que la pratique technique serait marquée par des permanences.

Comme évoqué dans le chapitre précédent, la lance peut être utilisée de deux manières : d'estoc ou selon la technique de la charge à la lance couchée. Le second cas est le plus courant chez les chevaliers, mais comme l'a démontré Fabrice Cognot, toutes les techniques antérieures de lance sont encore pratiquées au cours du Moyen Âge. Dans la Bible de Maciejowski⁹, la charge à la lance couchée est toujours représentée de la même manière : l'arme est calée sous l'aisselle droite, tenue de la main droite, avec une assez grande allonge. En effet, le talon de la lance dépasse peu vers l'arrière du cavalier. La hampe est tenue assez bas, sous le point d'équilibre. Le poids de l'arme étant fatigant pour le bras, cela explique que la pointe soit plutôt inclinée vers le bas au moment du choc. Fabrice Cognot note que plusieurs auteurs médiévaux conseillent de charger avec

⁴ Comme c'est le cas de la légendaire Joyeuse, l'épée de Charlemagne et arme du sacre des rois de France.

⁵ Contrairement à d'autres armes d'hast, apparentées à la famille des guisarmes et hallebardes, qui connaissent de nombreuses transformations et différenciations avant de se recentrer sur la hallebarde suisse à l'époque moderne.

⁶ Voir Annexe V. 3. a.

⁷ Voir Annexe V. 3. b.

⁸ COGNOT, Fabrice, *L'Armement médiéval. Les armes blanches dans les collections bourguignonnes, X^e-XI^e siècles*, Thèse de doctorat d'université en archéologie, Paris : Université Paris-I Panthéon-Sorbonne.

⁹ Folios 16v., 24v., 34v., 39r. et 41r.

le fer orienté un peu plus haut que la cible souhaitée avant le choc¹⁰, car la lance va inévitablement s'abaisser en raison du poids et de la puissance de la charge. Comme on le voit dans les cinq exemples de la Bible de Maciejowski, la hampe n'est pas tenue du côté droit du cheval, mais en travers de son encolure. Ceci donne une meilleure stabilité, mais ce n'est pas la seule raison : deux adversaires se chargeant de cette manière visent ainsi l'écu, dans l'espoir de désarçonner l'autre tout en se protégeant soi-même. Tout le talent d'un bon guerrier est de réussir à dévier la lance adverse et, s'il souhaite le blesser, de contourner l'écu pour frapper au corps (avec des chances de percer la maille, comme dans tous les exemples étudiés, hormis le folio 24v.¹¹). Cette pratique répond à la double problématique du chevalier : se préserver tout en se jetant corps et âme dans la bataille. En outre, le guerrier talentueux peut aussi sciemment épargner son adversaire en visant l'écu pour simplement le désarçonner, s'articulant ainsi parfaitement avec la mentalité chevaleresque¹². Face à une armure de mailles, la charge à la lance couchée n'est que moyennement adaptée à un affrontement à mort, mais n'est pas inefficace, et est très adaptée au combat chevaleresque idéal.

Toutefois, cette technique n'évolue pas face aux armures de plates. Dans le *Fior di Battaglia*¹³ comme dans le *Florius de Arte Luctandi*¹⁴, la charge est représentée avant l'impact, et la lance est tenue un peu plus haut que dans la Bible de Maciejowski. Les arrêts de cuirasse ne sont pas représentés, bien qu'ils existent déjà depuis quelques années voire décennies au moment de la création des deux œuvres. Les lances utilisées ressemblent à des épieux, étant assez courtes, et gardant la forme de la lance des siècles précédents, alors que les glaives sont spécialement structurés pour ce type de combat. Fiore dei Liberi effectue un choix marquant son goût pour la polyvalence des armes. L'usage de l'épieu, plus proche des lances des siècles précédents, montre à quel point la charge à la lance couchée a peu évolué depuis le XIII^e siècle. En raison de sa simplicité technique, elle est peu développée par Fiore dei Liberi, qui s'en sert surtout pour proposer des méthodes de défense contre celle-ci ou la complète avec quelques astuces. Ainsi, il propose de caler la lance sous l'aisselle gauche en la tenant toujours de la main droite

¹⁰ Bible de Maciejowski : folio 9v. On voit les deux groupes chargeant avec les lances levées. Elles ne sont abaissées que tardivement, afin que le bras n'ait pas à supporter le poids sur une trop longue durée, ce qui provoquerait un risque de mauvaise exécution de la technique.

¹¹ La lance est brisée et ne s'est pas enfoncée dans l'armure adverse, même si quelques gouttes de sang évoquent une blessure superficielle.

¹² Voir Partie I – Chapitre 1 – 3. de ce mémoire.

¹³ Folios 41r., 41v., 42r., 42v. et 46v.

¹⁴ Folios 2r., 2v. et 3r.

pour frapper avec plus de force et de stabilité¹⁵, de viser le cheval adverse¹⁶, de dévier la lance adverse lorsqu'on en a une plus courte¹⁷, de préparer une cordelette pour s'en servir comme un grappin si la charge rate¹⁸.

On voit qu'au folio 41r. du *Fior di Battaglia*, malgré une bonne armure de plates (« *p[er]che io son ben armado* »¹⁹), les chevaliers utilisent des targes pour compléter leur protection, ne changeant rien à la charge traditionnelle à l'écu, si ce n'est que les armures et les boucliers sont plus résistants. L'importance que Fiore dei Liberi accorde à la protection lors de la charge à la lance confirme la puissance de celle-ci. Mais c'est aussi une technique difficile à réaliser, comme l'attestent deux astuces de Fiore dei Liberi. La première, celle de dévier la lance adverse, montre qu'on peut aisément jouer sur la direction du coup porté par l'ennemi. Sur le principe du fort et du faible des lames²⁰, la lance étant tenue très bas et l'arme étant très longue, on peut dévier sa trajectoire sans trop d'effort, d'où, probablement, la préférence du maître d'armes pour des armes plus courtes. La seconde astuce, celle de la cordelette, montre la possibilité de rater son coup, qui est, selon Sébastien Nadot²¹, plus courante que les réussites.

En effet, dans les tournois, les chevaliers brisaient seulement peu de lances, seuls les plus grands champions, très célèbres en leur temps, parvenant à dépasser la dizaine. Source du pouvoir chevaleresque, profondément liée à ses valeurs guerrières et éthiques, la charge à la lance couchée évolue peu, voire pas si l'on ne considère que la réalisation technique. En revanche, l'évolution se situe dans le matériel utilisé. Partant d'une technique connue, répandue, traditionnelle et fixée, on améliore les lances et les armures pour les rendre parfaitement adaptées à la charge à la lance couchée, avec une spécialisation toute particulière des glaives. Malgré tout, Fiore dei Liberi préfère les épieux, aussi polyvalents que les lances anciennes.

¹⁵ *Fior di Battaglia* : folio 42r. Cela implique de ne pas avoir de bouclier pour protéger le côté gauche, mais le chevalier en armure de plates peut se le permettre contrairement à son homologue du XIII^e siècle.

¹⁶ *Idem*.

¹⁷ *Fior di Battaglia* : folio 41r.

¹⁸ *Fior di Battaglia* : folio 46v.

¹⁹ « Parce que j'ai une bonne armure ».

²⁰ Un exercice de démonstration simple est le suivant : il suffit de tenir un objet quelconque rappelant une épée, un bâton ou une canne française suffit. On le tient fermement. Une autre personne tente de dévier l'arme de sa direction, d'abord près de la main (correspondant au fort de l'arme), il lui faudra un certain effort. En revanche, s'il fait de même avec la pointe (le faible), même avec peu de force, l'individu pourra facilement détourner l'arme, même fermement tenue. C'est pourquoi les escrimeurs parent avec le fort de leurs épées.

²¹ NADOT, Sébastien, *Rompez les lances ! Chevaliers et tournois au Moyen-Âge*, Paris, Autrement, 2010.

La charge à la lance couchée n'est pas la seule manière de se battre à la lance. Si le roturier s'en sert, avec plus ou moins de talent, comme l'hoplite antique, le chevalier dispose de nombreuses autres techniques d'estoc, bien que celles-ci soient rarement mises en avant, étant donné que le chevalier a plus tendance à tirer l'épée au moment du corps à corps. Dans la Bible de Maciejowski, l'usage de la lance, en estocade, à cheval, se rapporte à des coups descendants, avec une tenue à deux mains²². Comme avec la charge à la lance couchée, ce type de technique exploite l'allonge de la lance, la main droite étant placée près du talon de l'arme pour offrir une plus grande force de pénétration²³. Au folio 42v., la tenue de la lance à la manière d'un javelot rappelle l'usage ancien de cette arme, avant l'élaboration de la charge à la lance couchée. Les chevaliers se servent donc de cette arme remplaçable de multiples manières, assez simples dans le principe, mais complexes dans la réalisation, puisque cela implique de hautes compétences équestres. Qu'il s'agisse de techniques de choc ou d'estoc, le principe reste toujours le même : utiliser au maximum l'allonge de l'arme. Cette idée se retrouve dans les œuvres de Fiore dei Liberi avec la situation de fuite²⁴. L'allonge de l'arme sert alors à maintenir à distance le poursuivant et à le frapper dès qu'il s'approche trop. Mais un autre usage est beaucoup plus présent chez Fiore dei Liberi que dans la Bible de Maciejowski : le combat rapproché. Le maître d'armes ne se contente pas d'utiliser l'allonge et le fer, il se sert de l'arme dans sa globalité.

Toutefois, l'usage varié de la lance se trouve plutôt dans les techniques de combat pédestre. Dans la Bible de Maciejowski, on ne voit qu'une seule fois un chevalier se battant à pied à la lance, au folio 36v. Le mouvement montre qu'il y a une certaine technicité, mais combattre à pied avec une lance et sans écu est une situation plutôt rare pour un chevalier du XIII^e siècle, qui va plutôt dégainer son épée dans ce cas de figure. De plus, on retrouve ici les mêmes principes qu'à cheval : le combattant utilise l'allonge et la force de pénétration en tenant l'arme près du talon. C'est surtout dans l'œuvre de Fiore dei Liberi qu'on trouve une surprenante variété de techniques dans l'usage de la lance à pied. Dans le *Florius de Arte Luctandi*²⁵, le maître d'armes montre des lances utilisées aussi bien comme dans la Bible de Maciejowski²⁶ que tenues plus au centre²⁷. Les coups

²² Folios 10r. et 12r.

²³ Dans ces deux exemples, la lance parvient à percer la maille.

²⁴ *Fior di Battaglia* : folio 42r. ; *Florius de Arte Luctandi* : folio 3r. Voir Annexe VII. 2.

²⁵ Folios 6v. à 8r.

²⁶ Folio 8r.

²⁷ Folio 7v.

ne sont pas que des estocades descendantes, et la lance sert aussi à la parade²⁸. Dans le *Fior di Battaglia*²⁹, on voit que ces techniques s'appliquent au combat pédestre en armure. C'est principalement le visage qui est visé. Ainsi, face à une armure de plates, c'est toujours le même usage d'une arme que préconise Fiore dei Liberi : d'estoc et à courte portée, sur le modèle de beaucoup de ses techniques d'épée et de hache.

Les lances étant assez courtes, Fiore dei Liberi utilise autant leurs hampes que leurs fers, comme s'il s'agissait de bâtons pointus, à la manière du *bō*³⁰ des arts martiaux japonais. Suivant ce principe, Fiore dei Liberi propose, aux folios 46v. du *Fior di Battaglia* et 6v. du *Florius de Arte Luctandi*, un moyen, en étant à pied et seulement armé d'une lance, de l'emporter contre un cavalier chargeant : il faut bondir sur le côté au dernier moment et le frapper avec le talon de la lance. Contrairement aux techniques précédentes qui semblent se limiter à un usage ordinaire de la lance, bien qu'appliqué avec virtuosité, Fiore dei Liberi considère chaque élément comme une arme, qu'il faut pleinement exploiter. La souplesse, le jeu de poignets, le jeu de jambes et d'esquive sont autant d'éléments à prendre en considération. Contrairement à la maille qui peut céder face à un solide estoc, la plate résiste, et il faut donc viser les points faibles, ce qui exige une certaine maniabilité. C'est pourquoi le maître d'armes frioulan privilégie des épieux courts. Ce n'est pas tant qu'il dénigre les glaives de cavalerie, mais ces armes très spécialisées n'apportent rien à son propos, car l'usage qui leur est réservé est censé être acquis par les élèves de Fiore dei Liberi, qui apporte des compléments avancés et des astuces. Le glaive de cavalerie est trop spécialisé pour un usage original et polyvalent que Fiore préconise pour faire face à toutes situations, bien qu'il soit tout à fait adapté à la fonction qui lui est attribuée. Mais seulement à cette fonction.

Ainsi, la seule évolution véritable dans la pratique du combat à la lance se perçoit dans le combat pédestre selon Fiore dei Liberi. La véritable évolution concernant la lance est l'équipement dans sa structure³¹ et non dans son usage, les armes étant optimisées pour ledit usage qui varie peu au cours du Moyen Âge. Simple, remplaçable, la lance n'a de réelle valeur aux yeux d'un chevalier que lorsqu'elle est spécifiquement associée au combat à cheval, même si Fiore dei Liberi développe des qualités insoupçonnées de cette

²⁸ Folio 8r.

²⁹ Du folio 39r. au folio 40r.

³⁰ Bâton long.

³¹ Pour l'évolution des lances, voir COGNOT, Fabrice, *L'Armement médiéval. Les armes blanches dans les collections bourguignonnes, X^e-XV^e siècles*, Thèse de doctorat d'université en archéologie, Paris : Université Paris-I Panthéon-Sorbonne.

arme. En revanche, l'épée, arme favorite du maître d'armes, est aussi l'arme symbolique de la chevalerie, et a connu de profondes transformations dans son usage technique avec l'apparition de l'armure de plates. Les pointes s'affûtent, les lames s'allongent alors que l'on abandonne les boucliers, mais surtout, les techniques se transforment profondément. De plus en plus, le style de combat s'affine et s'évertue à déjouer les impénétrables carapaces de fer.

2. Le combat à l'épée et au bouclier au temps de l'armure de mailles.

L'arme symbolique du chevalier est l'épée. C'est elle qui lui est remise avec le baudrier lors de l'adoubement, et c'est elle qui reste dans la légende. Excalibur, Joyeuse, Durandal sont les plus célèbres, mais elles ne sont pas les seules à porter un nom. L'épée a acquis et conservé une telle puissance symbolique qu'elle tient encore une grande place dans la culture populaire actuelle avec la littérature et le cinéma fantastiques. Pourtant, les spécialistes de la chevalerie³² s'accordent à voir dans la charge à la lance couchée la source de la suprématie chevaleresque. L'épée n'est-elle qu'un symbole face au véritable instrument de guerre qu'est la lance ? L'iconographie et la littérature médiévale viennent rapidement rappeler que l'épée tient une grande place dans les combats. Mais la charge à la lance couchée a fait l'originalité de la chevalerie occidentale, sans pour autant exclure l'épée de la panoplie du guerrier d'élite.

Dans la Bible de Maciejowski, nombreux sont les chevaliers à tirer l'épée, et l'importance de cette arme tranchante se perçoit d'autant plus avec les livres de combat. Elle est la seule arme du *Liber de arte dimicatoria* et c'est l'arme privilégiée par Fiore dei Liberi, lui-même chevalier. Ce privilège s'explique par la technicité de l'arme : avec une épée, les possibilités semblent infinies, chaque partie de l'arme pouvant avoir des usages multiples et vulnérants. Mais cette technicité a un prix : son usage nécessite beaucoup d'entraînement, ce qui en fait une arme réservée aux guerriers d'élite, au point d'en devenir le symbole et dont le port compte parmi leurs privilèges.

Mais l'épée est rarement seule, à l'ère de la maille. Elle semble former un couple indissociable avec le bouclier. Dans la Bible de Maciejowski, tous les chevaliers armés d'une épée ont aussi un écu à énarmer et guiche³³. Qu'observe-t-on de l'utilisation de l'usage de l'écu ? Tout d'abord, il convient de remarquer que, dans la Bible de

³² Notamment Jean Flori et Dominique Barhtélémy.

³³ Comme on le voit au folio 3v., et même avec des boucliers ronds fixés selon le même principe au folio 9v.

Maciejowski, seuls trois chevaliers armés d'épées ne portent pas d'écu à leur bras, et le contexte relève une seule fois de la bataille, au folio 10v., alors que Josué manie la seule épée à deux mains de toute la Bible de Maciejowski³⁴. La plupart du temps, l'écu, tenu dans la main gauche, est serré près du corps³⁵, tandis que le bras droit est actif. À cheval, l'écu semble être un élément défensif totalement passif. On a vu qu'il tient le rôle de pièce d'armure contre les charges à la lance, étant donc un élément défensif passif, comme le montre le mode de tenue bien visible au folio 10v. En effet, derrière le chevalier éventré par Josué, un cavalier israélite tient les rênes avec sa main gauche. L'écu est fixé à son bras par les énarms, faisant du bouclier une sorte d'énorme spallière de bois et de cuir.

Mais cette passivité de l'écu est-elle liée à sa structure ou à la nécessité de contrôler le cheval ? Il est certain que les énarms, qui offrent un plus grand confort vis-à-vis du poids, ne permettent pas la souplesse des boucliers à maniple centrale comme on en maniait aux temps carolingiens. Malgré ces limites, l'écu triangulaire du XIII^e siècle permet tout de même une plus grande souplesse de mouvement que le bouclier normand en amande des premiers siècles de la chevalerie. Le bras gauche peut donc encore frapper, même si ce genre d'attaque est plus adapté à la bocle, en raison de la petite taille de ce bouclier à maniple. La question du coup de bouclier est présente dans le *Liber de arte dimicatoria* avec un coup spécifiquement nommé à cet effet : le *schiltslac*³⁶. Avec un écu à énarms, on ne dispose pas d'une telle allonge de frappe avec le plat, mais cela n'exclut pas de frapper l'adversaire avec la tranche, ce qui est, par ailleurs, beaucoup plus dangereux et violent qu'un coup d'umbo de la bocle. De plus, un coup de plat d'écu, à l'amplitude limitée, peut tout de même servir à repousser adversaire. Le bouclier peut donc, en plus de son aspect passif et défensif évident, présenter un caractère actif dans le combat. L'épée semble, avant la seconde moitié du XIV^e siècle, indissociable d'un bouclier, quel qu'en soit le type. L'épée à une main n'est jamais utilisée seule.

Il est possible que le coup de bouclier devienne plus courant durant le XIV^e siècle avec les plus petits boucliers accompagnant les premières armures de plates et les combats pedestres entre chevaliers de plus en plus fréquents. En effet, ce type de coup est plus adapté au combat à pied qu'à cheval. Ce n'est pas la passivité éventuelle de l'écu qui le rend obsolète, mais plutôt son caractère encombrant alors que les nouvelles protections

³⁴ Les deux autres situations, aux folios 28v. (Goliath) et 36r. (Azahel), sont des cas de duel à pied, et les conditions ne sont donc pas les mêmes que dans une bataille. Par ailleurs, Goliath porte tout de même un écu attaché dans le dos, il n'en est donc pas totalement dépourvu.

³⁵ Au folio 36v., on a un exemple de ce mode de tenue aussi pour le combat à pied.

³⁶ Exemple au folio 16v. Voir Annexe II. 2.

permettent de se passer de son caractère défensif autrefois essentiel. Cet encombrement se caractérise avec les nouvelles techniques de combat, qui nécessitent plus de maniabilité de l'épée, de préférence à deux mains³⁷. En outre, le développement d'un autre type d'armes nuit au caractère défensif de l'écu : le fléau d'armes³⁸. La technique consiste à frapper avec le manche la tranche supérieure de l'écu pour faire passer le lingot ou l'étoile du matin par-dessus le bouclier et ainsi briser le poignet de son porteur. Le bras engoncé dans les énarms du lourd écu devient un poids mort handicapant pour le combattant. La qualité des armures de plates, les nouvelles techniques de combat pour les déjouer, et les armes lourdes surpassant cette protection encombrante qu'est le bouclier large, l'écu perd sa place auprès de l'épée à une époque où les techniques d'épée sont profondément transformées.

Comme signalé au chapitre précédent, la Bible de Maciejowski contient essentiellement trois types de coups d'épée, qui sont, pour reprendre les termes de Fiore dei Liberi, les *fendenti*, les *sottani* et les *mezani*³⁹. Mais outre les coups de taille très représentés, on repère également un coup de pommeau, au folio 12r., porté au crâne de l'adversaire. On retrouve ce même type de coup dans le combat à cheval dans le *Florius de Arte Luctandi* au folio 4v.⁴⁰ et dans les sections sur l'épée du *Fior di Battaglia*⁴¹. Ce coup étourdissant joue le même rôle que le *schiltslac* à la bocle du *Liber de arte dimicatoria*. Bien que ce coup soit représenté à une faible fréquence pour toute la période étudiée, il semble qu'il soit utilisé, quelle que soit la manière de pratiquer le combat à l'épée, prouvant que l'épée n'était pas seulement une lame avant le développement de techniques plus complexes.

Le dernier coup représenté dans la Bible de Maciejowski est le coup d'estoc, qu'on ne repère explicitement qu'une seule fois⁴². Les personnages ne portent pas d'armure, mais ils évoquent des chevaliers, étant des suivants de David et de Saül. Cette rixe se déroulant à pied, il semblerait que l'estoc soit une technique plutôt pédestre. Les cadavres frappés d'estoc⁴³ ne permettent pas de déterminer l'usage de ce coup à cheval, car ils auraient aussi bien pu être tués dans un affrontement pédestre. L'estoc se retrouve par

³⁷ Le XIV^e siècle marque le développement des épées bâtarde, utilisées à deux mains à pied et à une main à cheval.

³⁸ Voir Annexe V. 5.

³⁹ Qu'on ne repère par déduction qu'au folio 10v.

⁴⁰ Il s'agit de coups descendants contre le crâne.

⁴¹ Folio 28r. pour le combat à pied, 44r. et 45v. pour le combat à cheval, il s'agit de coups ascendants ou horizontaux contre le visage ou le menton.

⁴² Folio 36v.

⁴³ Folios 33r. et 35r.

ailleurs dans le *Liber de arte dimicatoria*, même si, encore une fois, les coups de taille dominant pour les « combattants généraux ». La faible proportion des coups d'estoc dans la Bible de Maciejowski s'explique par le fait que presque tous les combats se déroulent à cheval, où les coups de taille sont non seulement plus propices⁴⁴, mais aussi plus visibles, et servant donc au propos narratif par leur aspect spectaculaire. Cet aspect donne une particularité aux coups de taille de la Bible de Maciejowski et de l'iconographie narrative et illustrative en général : les coups de taille semblent excessivement armés, avec des gestes très amples et les épées brandies⁴⁵. Mais, outre le possible excès servant la narration, il est possible que les coups soient réellement portés avec amplitude. Pourtant, tout escrimeur conseillera des gestes rapides, avec l'épée tenue près du corps pour économiser les forces et le mouvement, tout en exposant le moins possible son corps. Mais dans un combat en cotte de mailles, les problématiques ne sont pas les mêmes.

En effet, sans l'armure, les médiévaux semblent respecter les principes de l'escrime moderne, comme on le voit à travers les postures et les gestes du *Liber de arte dimicatoria*. Mais là où la lame peut entailler dans ce contexte avec des gestes précis et sans grande force, l'armure de mailles empêche toute blessure. L'objectif du chevalier, et donc sa manière de frapper, change du tout au tout : il lui faut compter sur le couplage du tranchant et du contondant de l'épée, et ainsi briser la maille ou les membres partiellement protégés de son adversaire. L'amplitude du geste, bien que potentiellement exagérée dans l'iconographie, n'a rien d'absurde lorsqu'il s'agit de vaincre un adversaire couvert d'une combinaison de fer sans faiblesse apparente, mais trop souple pour le protéger complètement. Il en va de même lorsque le chevalier vise la tête pour faire céder le casque ou assommer, ce qui nécessite une certaine force. Mais ne risque-t-il pas de s'exposer inconsidérément à la lame adverse ? Liutger a lui-même conseillé de riposter par l'entaille face au style offensif du combattant général, montrant une tendance à s'exposer plus que de raison, ce qui est accentué par l'amplitude du mouvement dans le combat en armure. Mais, précisément, il y a une armure pour compenser cette exposition. Les codes iconographiques ont ainsi pu amener à considérer le combat médiéval à l'épée comme brutal et sans technique, puisque les deux chevaliers semblent se cogner violemment jusqu'à ce que l'un des deux cède.

La réalité est plus complexe. C'est un choix tactique offensif. Le chevalier ne peut vaincre qu'avec des gestes amples et puissants, et son armure lui permet d'encaisser des

⁴⁴ Voir Partie I – Chapitre 3 – 3. de ce mémoire.

⁴⁵ Exemple : folio 33r.

coups, inévitables avec son style peu défensif. L'iconographie a pu accentuer le sentiment de brutalité puisqu'elle occulte le détail technique et se concentre sur le beau geste. Cependant, Fiore dei Liberi critique les coups exagérément armés, et les qualifie de coups de paysans. Mais le contexte n'est plus le même, et le brutal coup de taille est peu efficace contre les armures de plates. La rapidité et la précision deviennent de nouveaux moyens de vaincre alors que la carapace de métal devient impénétrable, mais que des faiblesses se font jour pour aménager des espaces pour les mouvements.

3. Le combat en armure à l'ère de la plate.

Contrairement à la lance, l'épée connaît un grand changement d'usage face aux armures de plates. Au niveau de la structure, la transformation entamée au XIII^e siècle se poursuit : on a des épées courtes et acérées, et des épées de plus en plus longues. Cependant, toutes ont des pointes aiguës, et on utilise de plus en plus une seule épée : l'épée bâtarde, voire l'épée à deux mains⁴⁶. La lame n'est pas seule à connaître des modifications : les pommeaux sont de plus en plus allongés pour faciliter la prise à deux mains, et les quillons ont tendance à s'agrandir et à se recourber vers la lame. Tout l'art des maîtres d'armes consiste à exploiter pleinement ces caractéristiques.

Ces derniers ont tendance à privilégier les coups d'estoc, surtout pour le combat en armure. Le coup de taille est-il devenu obsolète ? Tout dépend du contexte. En tournoi, il est le coup réglementaire du XV^e siècle, comme on le voit avec Olivier de la Marche et le roi René. Le vainqueur est celui qui a fait céder l'autre sous une pluie de coups de taille, idéalement sans le blesser. Face à l'armure de plates, le coup de taille perd de son caractère vulnérant et le combat à l'épée en tournoi est un affrontement d'endurance et/ou de capacité à la touche, selon les règles.

Mais lorsqu'il est question d'efficacité guerrière, il faut exploiter les faiblesses des armures, et ces faiblesses occupent une surface trop étroite pour qu'on puisse y porter un coup de taille, d'où le succès des coups d'estoc chez des maîtres d'armes tels que Fiore dei Liberi. Le chevalier dispose de deux types de solutions face à l'adversaire en armure de plates : exploiter les défauts de l'armure ou mettre l'adversaire hors de combat par des prises et désarmements. Dans cette optique, Fiore dei Liberi utilise l'épée dans sa totalité, en distinguant clairement, dans le *Fior di Battaglia* les techniques d'épée en général des

⁴⁶ Voir Annexe V. 2.

techniques spécifiques au combat en armure⁴⁷. Avant de traiter de l'un ou l'autre type de combat, Fiore dei Liberi distingue des principes généraux pour tout combat à l'épée.

La plupart du temps, il tient l'épée à deux mains, mais pas exclusivement. Au folio 21r. du *Fior di Battaglia*, on voit l'usage à une main d'une épée longue dans le contexte de la réalisation d'une technique spécifique, mais dans le *Florius de Arte Luctandi*⁴⁸, on voit clairement des épées courtes à une main, utilisées seules. Il semble que ce type de combat se rapporte plutôt à l'escrime civile, l'épée de guerre étant les plus souvent l'épée longue, surtout lorsqu'il n'y a aucune forme de bouclier. D'après le *Fior di Battaglia*, l'escrime dite « civile », c'est-à-dire sans armure, compte douze *poste*⁴⁹, à la fois de taille et d'estoc. Si le coup de taille perd de son efficacité face à une armure, il n'est pas pour autant abandonné, et il est plutôt envisagé pour les combats à plaisance lorsqu'il est question de porter une armure. Par ailleurs, aux folios 22r. et 22v. du *Fior di Battaglia*, Fiore dei Liberi détaille les six *guardie* générales pour l'épée, après avoir mentionné l'importance des *volte*, mouvements servant à faire face rapidement aux différents angles d'attaque. La première *guardia* consiste à jeter l'épée sur l'adversaire, ou du moins à la tenir comme si c'était l'objectif, on peut alors soit lancer, soit estoquer. La deuxième, décrite comme « *bona guardia in arme e senza* »⁵⁰, sert à se protéger d'une lance ou d'une épée projetée, ou attaquant d'estoc. La troisième garde permet d'asséner des *punte* en demi-épée, et est décrite comme une bonne garde lorsque les deux combattants sont en armure. La quatrième garde, épée tenue sur la poignée et en son milieu, est une parade contre les coups de taille, à l'épée ou à la hache, et les coups de dague. Enfin, les deux dernières sont des variantes de la *posta di donna* pour asséner un solide coup de taille.

De ces remarques générales, on déduit que le coup de taille n'est pas complètement tombé en désuétude pour le combat en armure, même à outrance. En revanche, il semble être porté surtout à la tête (comme lors des siècles précédents), car le casque peut toujours se fendre, et on peut aussi assommer ainsi l'adversaire. C'est pourquoi la quatrième garde permet une solide parade en levant l'épée au niveau de la tête, tenue à deux mains horizontalement. La *posta di donna*, qui permet d'asséner les

⁴⁷ Dans le *Florius de Arte Luctandi*, les deux types ne sont pas clairement distingués, les personnages portant rarement des casques, et les sections en armure n'étant pas nettement distinctes des sections sans armure. La différenciation ne s'opère que dans les commentaires, où le maître indique si une technique est plus adaptée à tel ou tel type de combat, sans la réserver exclusivement à l'un ou l'autre.

⁴⁸ Folios 10r. à 12r.

⁴⁹ Voir Annexe III. I. 1. c.

⁵⁰ « Bonne garde avec et sans armure ».

puissants coups de taille en question, est très différente des coups du XIII^e siècle avec l'épée brandie et tenue à une main. Les coudes sont pliés, l'épée est tenue près du corps, et permet en même temps de se protéger d'un éventuel coup dans le dos. Le coup de taille entre donc dans la dynamique présente en escrime moderne où on décoche une attaque plutôt que décrire de grands gestes.

Malgré ces remarques préalables, le coup d'estoc apparaît tout de même comme le meilleur moyen de vaincre un combattant en armure, comme le montrent les gardes présentes aux folios 32v. et 33r. du *Fior di Battaglia*. La *posta breve serpentina* est décrite comme idéale pour porter un coup d'estoc et la *posta de vera crose* permet de se protéger contre ce type d'attaque. Le *serpentino lo soprano* permet d'estoquer sous la main, tandis que la *porta di ferro mezana* sert à frapper au visage ou sous les aisselles. La *posta sagittaria* sert également à asséner des estocs, aussi bien qu'à s'en protéger. Enfin, la *posta de crose bastarda* permet des parades, des coups d'estoc, mais aussi des coups de taille, preuve que les coups de tranchant ne sont pas abandonnés tout en étant réduits. Cependant, ces six gardes ont un point commun, qu'on retrouve dans les œuvres des maîtres d'armes allemands : la technique de la demi-épée. Cela consiste à tenir la poignée avec sa main d'arme (généralement la main droite) et à tenir la lame approximativement en son milieu avec l'autre main. Ce mode de tenue offre une plus grande précision, l'épée étant maniée comme une lance très courte. La technique de la demi-épée semble avoir eu un succès particulier dans le monde germanique, au-delà des combattants en armure lourde, puisque les flamberges des lansquenets étaient spécifiquement structurées pour être tenues de cette manière. Ces armes, tenues à deux mains, servaient à balayer les murs de piques, puis étaient tenues en demi-épée dans la mêlée ou pour faire face à des cavaliers. Étant donné l'ampleur de ces épées, la demi-épée était nécessaire à leur maniabilité, une fois leur usage « lourd » passé.

Entre chevaliers, cette technique s'applique avec n'importe quelle épée longue, bâtarde ou à deux mains, et offre la précision nécessaire pour déjouer la protection de l'armure. Les *zoghi* proposés par Fiore dei Liberi⁵¹ se basent sur la *vera crose* et la *crose bastarda*. Le premier principe de l'affrontement est de frapper d'estoc, soit en tenant l'épée à deux mains (ce qui est le cas des *zugadori* assaillant le maître), soit en la tenant en demi-épée (la technique conseillée par le maître). Les coups présentés se veulent mortels ou au moins très vulnérants, car, lorsqu'aucune faiblesse n'est accessible, Fiore

⁵¹ *Fior di Battaglia* : folios 33r. à 35r.

dei Liberi conseille d'en créer une. En effet, à la figure 1 du folio 33v. du *Fior di Battaglia*, la lame n'ayant pas pu frapper au torse ou au visage, tous deux couverts par l'armure, le maître d'armes frioulan conseille d'arracher le ventail pour planter la lame dans le visage, ou au moins menacer de le faire pour mettre à sa merci. Au même folio, un deuxième principe du combat en armure est visible : celui des prises d'*abrazare*⁵² et des clés pour maîtriser l'adversaire et ainsi le mettre à sa merci. Par la suite, le vainqueur peut éventuellement estoquer aux points faibles, le vaincu ne pouvant plus se défendre ou esquiver.

Les deux principes du combat en armure peuvent se pratiquer séparément, mais ils sont de nature complémentaire, et sont d'autant plus efficaces lorsqu'on les combine. L'*abrazare* offre des ouvertures inespérées pour les *punte*, et les deux types d'attaques permettent de mettre à sa merci, l'une par le blocage physique, l'autre par la menace. La figure 2 du folio 35r. montre l'importance de se mouvoir pour atteindre les faiblesses, notamment en se glissant derrière l'opposant pour le frapper à la base du cou, aux aisselles ou derrière le genou. La mobilité étant fondamentale, la pratique de l'*abrazare* est d'autant plus importante qu'elle nuit largement à celle de l'adversaire.

Là où le combat contre une armure de mailles était fait de force et de coups de taille, le combat contre une armure de plates est fait de précision, de prises et de coups d'estoc, et nécessite une bonne connaissance non seulement des points faibles de l'armure, mais aussi du corps humain, afin d'optimiser chaque occasion, et d'utiliser au mieux les effets de levier avec l'épée dans les prises d'*abrazare*. De plus, si, déjà au XIII^e siècle, l'épée est bien plus qu'une lame, la polyvalence est encore plus visible dans les *zoghi* de Fiore dei Liberi avec l'usage des quillons et du pommeau⁵³.

Du folio 42r. au folio 45r., Fiore dei Liberi développe les mêmes principes pour le combat à cheval. Il privilégie les estocades, n'hésite pas à se saisir de l'arme adverse⁵⁴, utilise l'*abrazare*⁵⁵, et frappe aussi avec le pommeau⁵⁶. Cependant, afin de pouvoir diriger le cheval, l'épée n'est tenue que d'une main, et Fiore dei Liberi utilise particulièrement les gardes basses, comme la *dente di cenghiaro* et la *coda longa*, la première servant plutôt contre la lance et la seconde contre l'épée. En plus de l'avantage technique de

⁵² Il s'agit de la lutte, mais pas au sens moderne du terme, la lutte médiévale se rapprochant pour partie des arts martiaux orientaux, mieux connus de nos jours.

⁵³ *Fior di Battaglia* : figures 2 et 3 du folio 34.

⁵⁴ *Fior di Battaglia* : figure 3 du folio 44r.

⁵⁵ *Fior di Battaglia* : folios 44v. et 45r.

⁵⁶ *Fior di Battaglia* : figure 4 du folio 44v. et figure 1 du folio 45r.

protection et de repos du bras, ce type de garde est relativement dissimulé par le cheval, ce qui donne un avantage tactique sur l'ennemi grâce à l'effet de surprise.

Le combat à l'épée, au temps de l'armure de plates, est bouleversé dans ses principes martiaux par rapport à l'ère de la maille. Auparavant, les coups devaient être puissants, de taille, et un peu partout sur le corps, même si la tête était une cible prioritaire. L'objectif était de faire céder le casque ou l'armure souple en utilisant l'effet contondant de l'épée, couplé à son tranchant, à l'aide de gestes amples et puissants. Si l'armure peut résister, ce type d'attaque permet de provoquer des traumatismes internes ou des fractures, l'armure étant souple et le gambison un amortisseur insuffisant. En revanche, face à une armure de plates, hormis les coups à la tête qui peuvent rester de taille, tout est question de précision, les seules cibles valables étant les points faibles de l'armure. Il faut être rapide, anticiper les mouvements de l'adversaire en faisant en sorte que lui-même n'anticipe pas, utiliser l'épée de manière variée et connaître la biomécanique du corps humain. Ce style n'est pas moins brutal que le précédent, mais il apparaît plus subtil en raison de l'objectif, plus difficile à atteindre. Mais si le chevalier peut pallier ses faiblesses par sa mobilité, la solution toute trouvée est de l'immobiliser, avec des prises de lutte. L'escrime est encore très éloignée de sa pratique moderne, mais les principes esquissés à la fin du Moyen Âge en sont très proches, même si cela se ressent plus dans la réalisation de l'escrime civile.

L'épée et la lance, armes par excellence du chevalier, ont connu des trajectoires distinctes dans l'art du combat. Les techniques de lance semblent assez rapidement établies et évoluent peu. La charge à la lance couchée étant fixée dans sa réalisation, on optimise l'équipement pour sa pratique, avec l'arrêt de cuirasse et les glaives de cavalerie. En revanche, l'épée reste une arme aux modèles très divers, mais son usage est bouleversé avec la transformation des armures. On passe d'un style de taille, basé sur la puissance et le choc, à un style d'estoc aux cibles très précises. Pour optimiser le style de combat contre la plate, il faut pratiquer la lutte. Cependant, ce type de corps à corps n'est pas nouveau, et servait déjà au temps de la maille pour les coups de dague.

Si l'épée et la lance sont des éléments fondamentaux de la panoplie du chevalier en armure, d'autres armes sont utilisées dans des cas particuliers, qu'il convient d'étudier. La dague, présente sur le ceinturon d'armes de tout chevalier, a un usage aussi bien guerrier que « civil », et est utilisée en association avec les techniques de lutte, au fondement de l'éducation militaire. La pratique de l'épée sans armure se distingue assez

nettement de sa pratique en armure, mais elle n'en est pas moins importante pour le chevalier, et, malgré des contraintes très différentes, les deux types de combats s'influencent mutuellement, avec le passage du couple épée-bouclier à l'épée à deux mains. Enfin, la hache, instrument brutal de guerrier inexpérimenté, devient une arme noble à la fin du Moyen Âge, et dont le nouveau succès aristocratique n'est pas étranger à la nature des nouvelles armures.

MCours.com